



HISTOIRE • EUROPE

# Retour à Ravensbrück : le voyage mémoriel de descendants de déportées françaises

Par Solenn de Royer (Fürstenberg, Allemagne, envoyée spéciale)

Publié aujourd'hui à 05h45

Lecture 16 min.

Article réservé aux abonnés

Offrir l'article

Lire plus tard

**REPORTAGE | A quelques jours de la commémoration des 80 ans de la découverte par l'Armée rouge du camp allemand de Ravensbrück, le plus grand camp pour femmes du III<sup>e</sup> Reich, une quarantaine de**

## **descendants de résistantes françaises sont partis sur les traces de leur mère, tante ou grand-mère.**

Le rendez-vous a été donné à 5 h 45, vendredi 11 avril, à l'aéroport d'Orly. Le vol easyJet de 8 h 40 qui doit rejoindre Berlin est en retard. Ils sont une quarantaine à s'être inscrits pour ce voyage en Allemagne, à l'initiative de la Société des familles et amis des anciennes déportées et internées de la Résistance (Sfaadir). Pour les 80 ans de la découverte du camp par l'Armée rouge, le 30 avril 1945, ils tenaient à faire ce « pèlerinage » mémoriel à Ravensbrück, le plus grand camp pour femmes du III<sup>e</sup> Reich, où ont été déportées 8 000 Françaises dont, pour eux, une mère, une grand-mère, une tante. « *Nous voulions le camp pour nous* », explique la présidente de l'association, Anne Cordier, qui a préféré un voyage « *plus intime* », loin de la foule attendue du 1<sup>er</sup> au 4 mai pour la commémoration officielle.

L'atmosphère est enjouée mais électrique, habitée par des sentiments mêlés, une émotion contenue. C'est la septième fois qu'Anne Cordier, 73 ans, se rend à Ravensbrück, où sa mère, la résistante Sylvie Girard, a été déportée en 1944. Ce n'est jamais anodin. Une année, elle a eu une extinction de voix pendant toute la durée du séjour. Une autre, elle ne pouvait plus marcher. « *Cette fois, ça va..., se persuade-t-elle. Quand il fait beau, là-bas, il y a une énergie particulière. Et puis, la survie, la libération, c'est le thème du voyage.* »



Le guide, Thomas Kunz, devant la Kommandantur du camp de Ravensbrück, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »



Un arrière-petit-fils de Jacqueline Fleury, dans le bunker de Ravensbrück où Geneviève de Gaulle-Anthonioz a été enfermée, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »

C'est la première fois qu'aucune ancienne déportée ne les accompagne. L'une des dernières survivantes, Jacqueline Fleury, 101 ans, projetait de venir, en dépit de ses difficultés à marcher et de sa vue déclinante. Mais quand sa fille, Bernadette, trésorière de la Sfaadir, lui a dit qu'elle ferait la visite en fauteuil roulant, l'ancienne résistante, silhouette menue, regard d'acier, s'est insurgée : « Ça, pas question ! » Elle n'est pas là, mais quinze de ses descendants, dont sept arrière-petits-enfants, de 10 ans à 17 ans, sont du voyage. « *Je tenais à y aller avec mes enfants tant que ma grand-mère est encore là* », explique Anne Fleury, 48 ans, qui reconnaît que ce passé est « *lourd* » pour toute la famille. Elle est soulagée de faire cette démarche au sein d'un groupe : « *Nous ne sommes pas seuls à nous emparer de son histoire, nous la portons tous ensemble.* »

**« Si c'était à refaire, je le referais »**

A Berlin, un bus les attend pour les conduire à Fürstenberg, à 80 kilomètres au nord. Sous un ciel gris, il traverse le Land de Brandebourg, où le parti d'extrême droite, Alternative pour l'Allemagne (AfD), a obtenu près de 30 % des voix aux élections régionales de septembre 2024. « *Avec le passé que nous avons, jamais je n'aurais cru cela possible* », commente la guide, au micro. Les enfants de déportés non plus, eux qui voient la génération de la guerre s'effacer et le tragique de l'histoire revenir, dans un triste chassé-croisé. Le bus dépasse une usine Tesla, propriété du milliardaire Elon Musk, qui s'est fait remarquer en janvier par un vrai-faux salut nazi. Le soutien apporté à l'AfD par ce proche de Donald Trump, qui en a profité pour relativiser le passé, fait frémir Bernard et Viviane Cauchetier.

Lire le portrait de Marie-Josée Chombart de Lauwe (2014): [Le chant des résistantes](#)

Né cinq ans après la guerre, Bernard est le neveu de Magdeleine Bouteloupt. Scandalisée par les lois antijuives de 1942, la jeune éducatrice voit un enfant dont elle s'occupe, à Paris, disparaître du jour au lendemain avec sa famille. Elle intègre le réseau Comète, où elle était chargée de convoier les aviateurs alliés de Paris à Bordeaux. Un infiltré dénonce le réseau. Elle meurt sept jours après son retour de Ravensbrück, à 33 ans, à la veille de la capitulation allemande. Les parents de Bernard Cauchetier sont allés la chercher à l'Hôtel Lutetia, à Paris, où revenaient les déportés. En la voyant amaigrie et épuisée, ils ont eu du mal à la reconnaître. Avant de mourir, la résistante a dit à sa famille : « *Si c'était à refaire, je le referais.* » A sa petite sœur, elle a glissé : « *Il faudra que tu me réapprennes à rire.* »

Installés en Picardie, Bernard et son épouse, Viviane, petite-fille et fille d'ouvriers immigrés italiens ayant connu le fascisme, s'inquiètent de voir des membres de leurs familles séduits par le discours du Rassemblement national. « *Il faudra parler de ce que nous avons vu à Ravensbrück, dire que tout peut recommencer,* insiste Viviane Cauchetier. *Nous avons un rôle à jouer.* »



Le camp de Ravensbrück, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »



Anne-Charlotte et Marie-Pierre Jeancard, une avocate et une historienne, suivent les traces de leur tante Denyse Clairouin, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »

Sombres et monotones, les pins défilent par la vitre. Les conversations engagées à l'aéroport se poursuivent. Plusieurs descendants de déportés écrivent des livres pour que ces vies engagées ne soient pas oubliées. Héloïse de Menthière, 43 ans, fait des recherches sur sa grand-tante Marie-Louise Cloarec, aide-opératrice radio du corps féminin des transmissions (les « Merlinettes »), parachutée en France depuis Londres dans la nuit du 5 au 6 avril 1944, arrêtée le 27 avril et déportée.

Lire aussi (2021) |

[Les « Merlinettes », héroïnes oubliées de la seconde guerre mondiale](#)

Anne-Charlotte et Marie-Pierre Jeancard, une avocate et une historienne, suivent les traces de leur tante Denyse Clairouin, poétesse et traductrice, à l'origine de la première agence littéraire à Paris, dans les années 1930. Ayant rejoint pendant la guerre Mithridate, un réseau franco-britannique de renseignement militaire, cette célibataire charismatique est arrêtée en 1943, déportée elle aussi. Aucune des deux ne rentrera. Marie-Louise Cloarec est fusillée à Ravensbrück le 18 janvier 1945. Denyse Clairouin meurt d'épuisement le 12 mars 1945, après avoir été transférée à Mauthausen (Autriche).

## Réservoir de main-d'œuvre

Le bus a quitté l'autoroute. A la sortie, aucune mention de Ravensbrück. Le camp de femmes reste encore méconnu. La Sfaadir, qui se bat contre cette « invisibilisation », a fait de nombreuses démarches, restées vaines, pour que ce lieu de mémoire soit indiqué sur la route qui relie Berlin et le nord de l'Allemagne. La petite ville de Fürstenberg est déserte. Avec ses maisons colorées, son château et ses fortifications médiévales, elle est comme sortie d'un conte, endormie. Le camp se trouve à dix minutes à peine, de l'autre côté du lac Schwedtsee.

Il ne reste rien du portail d'entrée, monumental, qui ouvrait sur un complexe de 9 000 mètres carrés, entouré de hautes murailles et de miradors. Le groupe s'installe pour la nuit dans les anciens blocs d'hébergement des gardiennes, transformés en auberge de jeunesse. Un peu plus loin, à l'orée de la forêt, des maisons individuelles en bois, aux volets pastel, étaient réservées aux

familles des officiers SS. En défaisant leurs valises, beaucoup pensent, glacés, au film du réalisateur britannique Jonathan Glazer, *La Zone d'intérêt* (2023), sur la famille du commandant d'Auschwitz, Rudolf Höss, installée dans un pavillon paisible, contre le mur du camp.



Maison d'officier SS, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ



Marie-Odile Astier-Tuloup, fille d'Andrée Bès, et son mari Yves Tuloup, dans le camp de Ravensbrück, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »

Samedi 12 avril, au matin, Thomas Kunz, un guide allemand, attend le groupe devant l'ancien siège de la direction SS, la Kommandantur. Entre 1939 et 1945, quelque 123 000 femmes de toute l'Europe ont été retenues à Ravensbrück : déportées politiques et résistantes (en vertu du décret Nacht und Nebel, « nuit et brouillard »), juives, Tziganes, Témoins de Jéhovah et d'autres personnes jugées indésirables par le régime nazi. Parmi les Françaises, l'ethnologue Germaine Tillion, la nièce du général de Gaulle, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, la sœur de Simone Veil, Denise Vernay, ou la communiste Marie-Claude Vaillant-Couturier, y sont passées, le camp ne cessant de s'étendre. « *A la fin, le plus grand chaos régnait* », résume Thomas Kunz, qui porte à l'épaule un sac arc-en-ciel, tache de couleur incongrue dans ce paysage si sombre.

Les baraques des déportées ont été rasées par les Russes, qui ont transformé le camp en caserne, après l'avoir libéré, le 30 avril 1945. Mais les anciennes laveries sont restées. Les grands hangars où étaient installées des usines de textile aussi. Ravensbrück était avant tout un camp de travail. Heinrich

Himmler tenait à ce gigantesque réservoir de main-d'œuvre, à la disposition de l'industrie allemande. L'entreprise Siemens avait installé vingt halles de production à proximité du camp. Anne-Charlotte Jeancard demande au guide où se trouve la place d'appel. Dans un poème, *L'Appel*, sa tante Denyse Clairouin décrit le « *ciel noir* » et la « *terre noire* », les « *visages de chiens errants* » des déportées : « *Se souvient-on encore d'elles,/ Celles qui paient argent comptant/Pour que la vie soit libre et belle/Et que la France ait un printemps ?* »

## « **Imagine que tu tournes dans un film** »

Le guide conduit le groupe vers une esplanade immense et triste, bordée d'arbres, l'Appelplatz, où les détenues, réveillées à 3 h 30, étaient comptées, sans pouvoir bouger, affrontant les températures brûlantes ou glaciales de cette « petite Sibérie ». Épuisées, elles se soutenaient discrètement pour ne pas être repérées par les gardiennes et leurs chiens. Lors des « sélections », les blessées, les plus âgées, ou celles considérées comme trop faibles pour travailler, étaient isolées, puis éliminées. Dans son livre *Ravensbrück* (La Baconnière, 1946), Germaine Tillion décrit la mise en rang par cinq, avec injures et coups, l'attente debout devant les bâtiments sombres, « *le défilé de fantômes hâves, déguenillés, squelettiques* » et « *l'odeur de tombeau qui les suivait* ». « *Cela permettait tout de suite de savoir que (...) tout était fini, que de cet abîme on ne ressortait pas.* »



Dans l'ancienne usine de textile, au camp de Ravensbrück, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025.  
NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »



La famille Fleury devant les fours crématoires au camp de Ravensbrück, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »

A l'entrée du camp ont été conservées les fondations du Revier, l'infirmierie. Un mouiroir où les SS tuaient les prisonnières par injection. Plus loin, le bunker, où certaines étaient mises à l'isolement, bastonnées, ou servaient de cobayes aux expériences médicales du sinistre professeur Karl Gebhardt. Dans *La Traversée de la nuit* (Seuil, 1998), Geneviève de Gaulle-Anthonioz raconte les trois mois qu'elle a passés dans l'un de ces cachots humides, « *comme si Dieu était resté à l'extérieur* ».

Lire aussi | [La parole vivante de Geneviève de Gaulle](#)

Le soleil du printemps tranche avec la gravité du moment. Frêle et concentrée, Marie-Odile Astier-Tuloup prend des notes dans un petit carnet. Sa mère, Andrée Bès, employée à la préfecture de Versailles, intègre à 24 ans le réseau Défense de la France. Avec son amie de lycée, Jacqueline Fleury, elle transporte tracts et faux papiers, la nuit, en passant par les couloirs du métro. Arrêtée à l'été 1943, elle est brutalement interrogée rue Lauriston par les inspecteurs Henri Lafont et Pierre Bonny, chefs redoutés de la Gestapo. « *Tiens-toi !*

*Imagine que tu tournes dans un film »*, lui intime sa mère, arrêtée elle aussi, qui retrouve sa fille ensanglantée dans un fourgon pour Fresnes.

Du camp, où elle arrive le 3 février 1944, Andrée Bès a gardé des amitiés pour la vie. Mais, comme pour toutes les autres, le retour a été une épreuve de plus. Marie-Odile se souvient de ses cris, la nuit, de son obsession du froid. Elle ne partait jamais en voyage sans trois ou quatre paires de chaussures à la fois. *« Plus les années passaient, plus les souvenirs du camp revenaient, raconte sa fille. La dernière année a été terrible. Elle ne supportait plus qu'on ferme la porte de sa chambre. »*



Marie-Odile Astier-Tuloup, fille d'Andrée Bès, au camp de Ravensbrück, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »

C'est Marie Bès, sa grand-mère, qui a raconté l'essentiel à Marie-Odile, enfant : « *Ta mère a beaucoup souffert.* » « *Je ne comprenais pas pourquoi ma mère était si dure, pourquoi ma grand-mère avait l'air si triste, pourquoi il y avait cette atmosphère si bizarre à la maison* », confie Marie-Odile Astier-Tuloup, 76 ans, qui a longtemps œuvré pour l'Action des chrétiens pour l'abolition de la torture. C'est sa troisième visite à Ravensbrück. A chaque fois, le même rituel : elle marche seule sur la place d'appel, en essayant d'imaginer ce que sa mère voyait et sentait, la foule spectrale, les odeurs et les cris, les aboiements des chiens. « *Mais je n'y arrive pas, reconnaît-elle, et je culpabilise...* » Puis : « *Toute ma vie a été marquée par ça. Je crois que je ne m'en suis jamais remise.* »

## Elle ne pouvait plus prendre de bains

La petite troupe dérive lentement vers le lac Schwedtsee, qui borde le camp. Yves Tuloup, le mari de Marie-Odile, se penche pour photographier une fleur qui perce sous le mâchefer : « *Ça, c'est de la résistance.* » C'est là, à l'extrémité du camp, que les fours crématoires tournaient à plein. Les habitants de Fürstenberg, dont le clocher et les maisons colorées se trouvent à l'opposé, pouvaient voir les hautes colonnes cracher une épaisse fumée, jour et nuit. « *Ce meurtre de masse était un secret ouvert* », souligne le guide. Début 1945, une chambre à gaz a été installée dans le camp.

« *Est-ce que le lac existe toujours ? Et les arbres aussi ?* » C'est la première chose que Béatrix de Toulouse-Lautrec a demandée quand son fils lui a un jour confié qu'il avait fait le voyage pour Ravensbrück, en 1993, profitant d'une exposition à Berlin consacrée au cousin de son grand-père, le peintre Henri de Toulouse-Lautrec. Membres de l'Organisation polonaise de lutte pour l'indépendance, qui regroupait les résistants polonais en France, Béatrix et sa mère, Anka Sterzynska de Gontaud-Biron, d'origine polonaise, ont fait passer des juifs en zone libre avec des faux papiers. Arrêtées, elles sont emprisonnées au fort Montluc et torturées « à la baignoire » par Klaus Barbie, chef cruel et redouté de la Gestapo de Lyon. Puis envoyées à Ravensbrück, en août 1944. Béatrix a eu 20 ans dans le camp.

De retour en France, Anka n'a plus jamais parlé du camp nazi. Béatrix, elle, a gardé de nombreuses séquelles de la déportation. Guillaume de Toulouse-Lautrec, 65 ans, se souvient d'une mère souvent absente, alternant les séjours en hôpital psychiatrique et en maison de repos. Elle ne pouvait plus prendre de bains, ni entrer dans une piscine. En sortant du camp, elle ne voulait pas d'enfants.

Dans les années 1980, des policiers étaient venus l'interroger sur la déportation et lui proposer une compensation financière, négociée avec l'Allemagne, à laquelle pouvaient prétendre les victimes du régime nazi. Elle n'a pas voulu signer, avançant que « *l'Allemagne n'allait pas acheter [son] courage* » et que « *cet argent devait être surtout versé aux juifs, Roms, homosexuels qui s'étaient retrouvés dans les camps uniquement du fait de leur appartenance ethnique ou sociale* ». « *Cela l'avait immensément ébranlée* », se souvient son fils Guillaume.



Guillaume de Toulouse-Lautrec, fils de Béatrix de Toulouse-Lautrec, au camp de Ravensbrück, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »

Béatrix de Toulouse-Lautrec n'a jamais pu retourner en Allemagne. Mais le premier voyage de son fils à Ravensbrück l'a aidée à se libérer. « *Le plus grand psy, c'est toi*, lui écrit-elle au détour d'une longue lettre. *Le fait que la chair de ma chair soit revenu vivant du camp m'aide à comprendre que la déportation fut une expérience dans ma vie. Avant, c'était une voie sans issue...* » Guillaume, qui s'est occupé de sa mère jusqu'à la fin, a attendu sa mort, en 2017, à 95 ans, pour faire sa vie : se marier, à près de 60 ans, et avoir un enfant. Il a décidé d'offrir aux archives de Ravensbrück un plan du camp qu'elle avait dessiné. Sur une feuille de papier jauni, Béatrix a tracé au crayon l'emplacement des baraques numérotées, le Revier, la cantine SS, les fours crématoires et la chambre à gaz. Guillaume est heureux que ce document retourne d'où il vient : « *Dans vingt ans, pour le 100<sup>e</sup> anniversaire de la libération des camps, mon fils aura 25 ans. Je ne veux pas qu'il soit contaminé par cette histoire.* »

## « On ne pleure jamais devant un Allemand ! »

Les voilà tous au bord du lac, que les déportées devaient parfois longer pour rejoindre leur unité de travail. Un paysage « *beau et triste* », décrivait Geneviève de Gaulle-Anthonioz : du sable, des pins et des bouleaux. La famille Fleury se trouve au grand complet. Bernadette lit un message de sa mère : « *Mes pensées vous accompagnent...* » Jacqueline Fleury est restée à Versailles, dans la résidence pour seniors dans laquelle elle a déménagé en 2023. L'ancienne résistante, élevée en 2019 par Emmanuel Macron au grade de grand-croix de la Légion d'honneur, aurait pu être accueillie aux Invalides, mais elle a préféré terminer sa vie dans le quartier où elle réside depuis 1937.



La famille Fleury au camp de Ravensbrück, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »



La famille Fleury au camp de Ravensbrück, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »

« Kaky » – son nom de résistance – a pris la suite de Geneviève de Gaulle-Anthonioz à la tête de l'Association nationale des anciennes déportées et internées de la Résistance (ADIR), avant que la disparition de cette génération n'entraîne sa dissolution, en 2006. Elle a aussi cofondé, en 1961, le concours national de la Résistance et de la déportation, et n'a cessé de témoigner dans les écoles, pendant plus de soixante ans. Inlassablement, elle racontait son histoire. La Résistance, à 17 ans, dans les réseaux Défense de la France et Mithridate. La déportation vers l'Allemagne, dans les wagons à bestiaux. Le désespoir de retrouver sa mère dans le camp, alors que chacune de son côté avait secrètement espéré que l'autre y échappe. L'ordre que celle-ci lui a aussitôt donné : « *On ne pleure jamais devant un Allemand !* »

**Lire aussi l'analyse :**     [Comment transmettre l'histoire de la Résistance sans ses témoins](#)

Enfin, ces terribles « marches de la mort », au printemps 1945, où les ont entraînés les SS pour fuir l'avancée de l'Armée rouge. Le partage d'un brin d'herbe pour étancher sa soif et survivre : « *Le geste le plus héroïque qui soit* », répétait Jacqueline Fleury aux écoliers, médusés. Le difficile retour, enfin : un mariage en 1946, cinq enfants dans la foulée : « *La vie recommençait...* » L'ancienne résistante a souvent dit qu'elle n'était jamais vraiment sortie de Ravensbrück : « *Tous les jours, je pense à mes compagnes. Et je ne pardonnerai jamais aux Allemands ce qu'ils ont fait subir à ma mère et aux enfants du camp...* »

Nés après la guerre, ses enfants ont tous été marqués par sa force, son exigence et sa raideur, une carapace de pudeur qui a pu s'apparenter à une certaine froideur. Yves, l'aîné, né en 1946, se souvient des Noël de l'ADIR où sa mère retrouvait ses compagnes : « *Quand elles étaient ensemble, on n'existait plus.* » Jacqueline Fleury a peu parlé à ses enfants. « *Il y avait encore trop de souffrances* », excuse Yves, qui se souvient combien sa mère a eu du mal à accepter que son frère choisisse l'allemand au collège. Elle est aujourd'hui citoyenne d'honneur de la ville de Weimar, près de Buchenwald, où elle a été envoyée en Kommando (unité de travail), et se dit profondément européenne.

« *Pour maman, la vie est restée un combat*, résume Bernadette Fleury. *On me dit toujours : "Tu as une mère extraordinaire." C'est vrai, même si elle n'a jamais pu me prendre dans ses bras.* » A 74 ans, la fille de l'ancienne déportée le sait désormais : « *On a été meurtris indirectement, à vie.* » « *Les effets des traumatismes de guerre peuvent impacter plusieurs générations* », confirme Séverine Fleury, psychologue.



Bernadette Fleury au camp d'Uckermark, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »

Avant le départ pour Berlin, Séverine est allée voir sa grand-mère, avec ses enfants. L'ancienne déportée tempêtait contre Donald Trump, Vladimir Poutine et la guerre au Proche-Orient. Sa petite-fille « *adore* » ces coups de sang : « *Elle est désolée de laisser le monde tel qu'il est. Au camp, c'est grâce à cette colère qu'elle s'en est sortie, et à la sororité.* » Ils ont promis de venir lui raconter leur voyage, en rentrant. « *C'était bien plus difficile et choquant que l'on imaginait, même en regardant des films, en lisant des livres, ou grâce à nos cours d'histoire, lui ont écrit ses arrière-petits-enfants. La réalité est bien plus horrible et cela nous a bouleversés.* »

## « Je ne voulais rien savoir »

Ils déposent une gerbe de roses au pied de la sculpture monumentale de Will Lammert, la Pietà de Ravensbrück : une femme coiffée d'un voile, se tenant droite ; une autre à l'agonie, dans ses bras. Une minute de silence. Puis, *Le Chant des marais*, celui des déportés, accompagné à la trompette par Augustin, arrière-petit-fils de Jacqueline Fleury. Ce chant, à chaque fois, fait pleurer Anne Cordier. Sa mère, Sylvie Girard, membre de l'Organisation civile et militaire, a été arrêtée fin juillet 1944, à 21 ans, et très durement torturée : supplice de la baignoire et nerf de bœuf. Puis, parce qu'elle refuse de parler, elle est écartelée. Elle se réveille dans un hôpital où on lui remet la hanche et le bras déboîtés. Anne Cordier n'a eu connaissance de ce détail qu'après la mort de sa mère, il y a vingt-cinq ans. « *Quand elles sont rentrées, les gens ne voulaient pas les écouter, explique-t-elle. Ma mère m'a dit un jour : je ne voulais pas parler pour éviter de faire de la peine.* »

Lire aussi | [Comprendre Ravensbrück et Buchenwald](#)

Les fantômes du passé ont hanté toute sa famille. L'aîné de Sylvie Girard, né juste après la guerre, était bipolaire. Son dernier a toujours cherché à comprendre, contactant une à une les amies de sa mère. Sa fille Anne, elle, s'est longtemps protégée. « *Je ne voulais rien savoir* », dit celle qui a finalement entrepris une longue analyse. « *Grandir à côté d'une héroïne vous oblige à une certaine tenue, dit-elle. On ne se laisse pas aller, on se tient bien, on ne se plaint pas...* » En 2022, Anne Cordier a repris les rênes de la Sfaadir, qui vise à

maintenir vivante la mémoire des déportées, et faire connaître la contribution des femmes dans la Résistance. « *Qu'est-ce que tout cela va devenir quand on ne sera plus là ?*, interroge-t-elle. *Nous avons cette histoire dans les tripes, mais après ? Ce seront les historiens. J'ai peur que cela disparaisse... »*

Comme les autres, Sylvie Girard a entretenu des amitiés indéfectibles avec ses anciennes camarades, jusqu'à la fin. Mais elle est rattrapée par des problèmes de santé et des épisodes sombres. Elle s'éteint en 1999, avec le siècle, « *usée et révoltée* », à 75 ans. « *Dès qu'elle voyait une tragédie arriver, elle disait : on s'est battus et voilà que ça recommence !* »

## Passé nazi de son grand-père

Dimanche 13 avril, au matin, le groupe se rend dans l'ancien camp d'Uckermark, à 2 kilomètres de Ravensbrück, une annexe du camp, à partir de 1944, où échouaient les détenues considérées comme trop faibles ou trop âgées pour travailler. Les SS les envoyaient se « *reposer* » ; elles y venaient pour mourir. Il ne reste plus une baraque sur le site, plus une trace, rien. Seulement les arbres de la forêt, à perte de vue. Et des stèles qui racontent « *l'extrême violence, le travail forcé, la faim et le froid...* ».

Lire aussi | [La scabreuse fausse histoire espagnole du bordel de Ravensbrück](#)

Anne Cordier attend une amie, Eva Bräuning. Les deux femmes se sont rencontrées à Ravensbrück il y a six ans. Anne pleurait devant le lac. Eva aussi. « *Je suis émue, mais pas pour les mêmes raisons que vous*, lui dit-elle en allemand. *Mon grand-père a été l'un des gardiens du camp.* » Les deux femmes parlent longtemps. Née en 1964, psychologue pour enfants à Nuremberg, Eva Bräuning n'a jamais rien su du passé nazi de son grand-père. Mais une photo de son père, à 6 ans, devant l'école de Fürstenberg, l'a mise sur la piste. En effectuant quelques recherches, il y a près de dix ans, elle découvre ce que ses parents lui avaient caché : Edmund Bräuning a été l'un des plus hauts responsables du camp de Ravensbrück, à partir de l'été 1943. Avant sa mutation, cet officier nazi, décrit par Germaine Tillion comme « *massif et brutal* », était l'adjoint de Rudolf Höss, le commandant d'Auschwitz. Il s'est

volatilisé à la fin de la guerre, n'a jamais été jugé. « *Je savais qu'un jour tu découvrirais la vérité* », lui a lâché son père, contraint d'avouer.



Anne Cordier, fille de la résistante Sylvie Girard, et Eva Bräuning, petite-fille d'un haut responsable du camp de Ravensbrück, au camp d'Uckermark, à Fürstenberg (Allemagne), le 13 avril 2025. NATALIA KEPESZ POUR « LE MONDE »

Depuis leur rencontre, Anne prévient Eva à chaque fois qu'elle revient à Ravensbrück. La voilà qui arrive de Berlin, avec sa compagne, Sonya. Les deux Allemandes se mêlent au groupe de Français, se recueillent avec eux devant les stèles. Puis Anne prend Eva par le bras et l'entraîne sur le chemin qui fend la forêt, bordé de pierres rouge sang. Il est l'heure de rentrer. L'Allemande et la Française marchent lentement vers l'entrée du mémorial, enlacées. Quelques pas derrière elles, Sonya, qui a accompagné son amie tout au long de cette quête de vérité et sait à quel point cela lui a été difficile de l'accepter et d'en parler, sort de sa poche son portable pour les photographier toutes les deux, de dos. L'image est belle. Elle range son téléphone et continue à marcher derrière elles, en pleurant doucement.

**Solenn de Royer**

Fürstenberg, Allemagne, envoyée spéciale